

sement ses bras autour du cou du veillard, debout à ses côtés. Vous êtes venu vous-même m'appeler ! J'avais pourtant bien recommandé à cette vilaine Marta de me dire quand vous seriez libre.

— Marta n'a rien à faire ici, chère enfant ; tu essaies en vain de me donner le change. Voyons, Paula, pourquoi es-tu là, seule et triste, en face de ce ciel étoilé, au lieu de folâtrer sous la galerie avec tes compagnes ? Pourquoi ai-je vu trembler une larme au bord de tes cils ? ?

— C'est que le pensais à ma mère", reprit la jeune fille en essayant d'entraîner le veillard vers la salle à manger.

Il se découvrit la tête.

— Si cela est vrai, dit-il, je ne saurais te blâmer, car tu ne pourras jamais assez la regretter. C'était une sainte. Mais, pauvre Paula, tu ne sais pas mentir, et je lis dans tes yeux que ce qui t'attristait, ce n'était pas le souvenir de ta mère, mais l'absence d'Antoni, qui, depuis trois jours, n'a pas mis le pied ici."

Paula baissa la tête.

— Vous avez été si sévère ! murmura-t-elle.

— Juste, ma fille ; dis : juste. Il ne sera pas dit que Bernedi encourage la paresse de son fils unique. Comment ! il a dix-huit ans, et il passe ses jours à rôder dans Venise ou dans les campagnes comme un vagabond ! Il déshonore mon nom, il fait des dettes...

— Oh ! interrompit l'enfant en prenant la main de son père, vous avez tant diminué sa pension !

— Parce que j'espérais que, le besoin lui montrant les dents, il choisirait un état.

— Mais, mon père, il y a longtemps qu'il a choisi...

— Je te vois venir, Paula ; mais si tu tiens à l'amitié de ton père, pas un mot de plus sur cela. Peut-être est-ce un état que de passer ses jours à colorier et à barbouiller des toiles de vert et de bleu ? C'est bon pour les enfants de ceux qui n'ont rien à faire. Nous ne sommes plus au temps des Titien ; les grands maîtres sont rares, et je bous quand j'entends dire : je suis artiste, à des enfants paresseux qui dorment jusqu'à midi, se promènent jusqu'au soir, et ne font rien qui vaille.

— Alors, père, si Toni faisait quelque chose de beau, vous le laisseriez devenir peintre, et vous retireriez votre vilaine parole de le maudire, s'il ne se faisait pas marchand de soie comme vous ?

— Comment, retirer ma parole ? Jamais ! jamais ! Où as-tu pris cela ? Il en sera ce que j'ai dit. Allons, assez sur ce sujet, viens souper. Sois tranquille sur Antoni, ce n'est pas un garçon à se laisser mourir de faim."

Et le vieux marchand, passant la main sur son front, comme pour en chasser toute idée pénible, emmena sa fille dans la salle à manger. Trois couverts étaient mis. Bernedi s'assit au milieu, Paula à sa droite, et la troisième place

demeura vide. Le repas fut triste, et, comme il s'achevait silencieusement sans qu'on eût seulement fait mention du merveilleux macaroni de Marta, la porte s'ouvrit brusquement pour donner entrée à un grand jeune homme brun, aux traits accentués, au costume en désordre, et dont les formes grêles accusaient l'extrême jeunesse. Le marchand poussa à la dérobée un gros soupir de satisfaction, mais son visage prit une teinte mécontente.

— Ah ! ah ! signor Toni, dit-il, la faim chasse les loups du bois, mais la faim fait aussi rentrer les jeunes vagabonds au gîte.

— Vous vous trompez, mon père, je n'ai pas faim, répondit Antoni, et, si je viens à cette heure où vous ne m'attendiez plus, c'est pour vous demander votre agrément au nouvel état que je me suis choisi.

— Il y a longtemps que ton état est choisi par moi. Mais tu as donc enfin renoncé à ces folies de peinture ? "

Antoni fronça son épais sourcil.

— A cette heure, mes palettes et mes pinceaux nagent dans l'Adriatique, répondit-il d'un air sombre.

— Eh bien ! mon fils, voilà la première action sage que tu aies faite de ta vie. Et voyons ton choix ! "

Antoni déplia lentement un papier qu'il mit sous les yeux de son père :

— Ayez la bonté de signer cela signor, dit-il, c'est mon engagement comme volontaire de Venise contre les Turcs."

Paula poussa un faible cri ; Bernedi pâlit :

— Je ne signerai pas cela, dit-il.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que tu t'engages.

— Mais, que voulez-vous donc que je fasse ? Non content de briser mon avenir, mes espérances dans un âge où l'on ne vit que de cela, vous ne me laissez pas libre de faire un autre choix. Il faut que je demeure dans un comptoir à auner des étoffes depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ! Mais cela ne sera pas, je partirai... Il faut que je parte. La guerre est maintenant la seule chose qui me convienne. Mon père, consentez ! "

Antoni, irrité par une longue contrainte, prononça ces mots avec un mélange d'emportement et de hauteur. Il avait tout à fait oublié le respect qu'il devait à son père, et le regard suppliant de Paula ne l'arrêta pas.

— Tu t'oublies, enfant rebelle, dit le vieux marchand avec une dignité qui dissimulait mal sa colère et sa douleur ; retire-toi dans ta chambre, et que semblable démêlé ne se renouvelle jamais ! "

Et Bernedi déchira l'acte qu'il tenait entre ses mains. Antoni fit un geste presque menaçant ; mais, se contenant avec effort, il sortit sans prononcer une parole.

Dès que Paula put laisser son père, elle quitta l'appartement, et, grimpant lestement les deux